

La crise du corona comme crise de la connaissance

Irene Diet

« La sagesse est éternelle et elle sera victorieuse ; en nous tous, à travers les tumultes les plus divers, elle élèvera l'être humain jusqu'à l'humanité. »

Johann Wolfgang von Goethe, cité par Rudolf Steiner (dans GA 57¹, p. 167.)

Un combat d'une violence inattendue s'est déclaré, dont l'enjeu est le futur de l'humanité. Ce combat spirituel porte un nom : CORONA. Il y va de la « couronne de la création » : l'être humain. Nous ne vivons pas seulement une crise politique, sociale, économique ou sanitaire au niveau mondial ; c'est autour de l'essence même de l'être humain qu'on se bat. Les formes en lesquelles la crise se manifeste deviennent toujours plus aiguës ; la contre-image de l'humain se présente toujours plus implacablement comme son noyau.

Dans une crise, cependant, apparaît la question du sens des événements. Sans signification qu'il puisse comprendre, l'être humain se perd lui-même ; dans la signification saisie, un développement lui devient possible. Aujourd'hui, à l'époque de l'âme de conscience, l'évolution ne s'accomplit qu'à l'intérieur de la conscience ; elle présuppose cette dernière comme condition fondamentale. De là naît cette question : pouvons-nous, à partir de ce qui nous apparaît comme crise du corona, nous former une image intérieure où puisse se manifester le sens du phénomène ? L'article qui suit tente une première approche dans ce sens.

¹ N° 57 de l'édition complète des œuvres de R. Steiner – ici, *Wie und wo findet man den Geist*, 1908-1909.

Science et superstition

Depuis mars 2020, l'actualité mondiale en personne s'est introduite dans la salle de séjour. Avec ses combats et guerres, elle s'étend à travers les rues, les magasins, les écoles et les entreprises d'Allemagne, d'Europe et du monde entier. Le déclencheur de la guerre est un virus, mais elle est avant tout un combat avec « l'autre » : le voisin, le collègue, même l'ami, la mère, le père, le fils ou la fille ; ils sont soit des porteurs de mort présumés, soit la tombe de ma liberté ; ils semblent responsables soit de ma possible contamination, soit des restrictions forcées de la liberté qui ont leur soutien.

L'évidence de la vie quotidienne n'est plus ; un bouleversement des âmes traverse l'humanité. La cause de ce bouleversement est quelque chose qu'on se représente comme infiniment petit : un virus. Ce déclencheur de guerre imperceptible à l'œil, totalement inaccessible à l'expérience, survient, plus grand que nature, comme acteur principal de l'histoire du monde ; il est censé – immédiatement transmissible de personne à personne, frappant telle la balle d'une arme à feu – semer la maladie et la mort.

Cette représentation du mode d'action des virus,² Rudolf Steiner la qualifia un jour de « *superstition*

matérialiste ». Se représenter que les « *que les bacilles et bactéries entrent et sortent de l'être humain* » revient au fond au même que « *la vieille superstition selon laquelle des diables et démons vont et viennent de même que des maladies pénètrent l'être humain et le quittent.*³ » Or, l'exigence centrale des sciences naturelles, sur lesquelles reposent les représentations actuelles, cette exigence centrale consiste précisément en sa scientificité ; on se considère là comme très éloigné d'une superstition médiévale. Comment peut-on comprendre cette déclaration de Rudolf Steiner ?

*

Dans les sciences naturelles d'aujourd'hui, la recherche du fondement primordial de l'être repose sur la représentation, le présupposé inconscient que tout ce qui nous entoure est composé, que le grand est fait du petit, et que, par conséquent, la « réalité » doit être un assemblage de petits et encore plus petits éléments particuliers. Le monde est pensé comme morcelé, comme constitué à partir de millions et de millions de particules.

qu'on nomme bactéries et bacilles, car, à l'époque où il a formulé cette idée, on ne parlait pas encore de virus ; mais l'idée en question s'applique bien sûr aussi bien aux virus. (NDLR.)

³ Rudolf Steiner, Dornach, *Die Hygiene als soziale Frage*, conférence publique, 7 avril 1920, dans GA 314, p. 223 sq.

² Comme Irene Diet le précise dans son livre *Corona – Der Kampf um die Krone* (Ignis, 2021, p. 9), Steiner visait alors ce

Avec cette représentation et ce présupposé, on va – contraint – toujours vers le plus petit, qui n'étant plus accessible à notre œil n'est plus perceptible. Bien que cet élément minuscule en lui-même ne puisse pas être perçu, on se le représente néanmoins comme étant dans le champ du monde perceptible et, à partir de cette représentation, on crée des appareillages techniques hautement compliqués, qui semblent rendre visible ce qui pourtant, dans son essence, est invisible. Cet infime, cet isolé, ce non-perceptible qu'on se représente cependant comme matériel et perceptible aux sens, on lui attribue une capacité de tout déterminer, un pouvoir énorme : le pouvoir d'être la réalité.

Avec la crise du corona qui se déroule depuis mars 2020, cette représentation fondamentale, inconsciente mais dominant pourtant les sciences de la nature, a gouverné les événements mondiaux. Maintenant, c'est une particule génétique infiniment petite qui règne sur le monde.

Un virus doit avoir une taille se situant entre 15 et 200 nanomètres, un nanomètre étant le milliardième d'un mètre. Cette petitesse du phénomène apparaît la plupart du temps, dans les représentations des médias, dans les dimensions de la paume d'une main. Si nous prenons au sérieux cette image reproduite des millions de fois, qui nous submerge depuis des mois, un être humain aurait, suivant les mêmes proportions, une taille d'un million 800.000 mètres. Or, cela correspond à la distance entre Berlin et Moscou. Le coronavirus, qu'on dépeint comme une balle dentelée, est certes invisible, mais il apparaît constamment sous un mode de représentation qui contredit totalement son invisibilité : comme modèle à trois dimensions, déployé dans l'espace et déterminé jusque dans les moindres détails⁴ – comme l'apparence gris-pierre de la « balle » et l'ombre jetée par les dentelures –, il a dominé durant des mois les médias du monde entier.

Cette non-vérité caractéristique rendue visible par cette image du coronavirus fournit un symbole des événements actuels. A l'aide de nombreuses inepties,

on tente de convaincre les populations d'une pandémie inédite et hautement périlleuse. Ces inepties, qui se manifestent notamment dans le test PCR ou dans la manipulation des chiffres de diffusion donnés à la place de ceux des vrais cas de maladie, ces inepties amènent à douter de la véracité des résultats scientifiques sur lesquels on prétend se fonder. Et ainsi, telles des vagues qui balaient, ces événements tumultueux font apparaître à la surface la question vivante dans l'inconscient de l'être humain : qu'est-ce que la réalité ? Comment puis-je la reconnaître ?

Avec le coronavirus, la question de la connaissance de la réalité devient une question sociale, une question de survie de l'humanité. C'est comme si, avec l'image de l'infime particule en forme de boule dentelée, qui pourrait décider de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort, voire même du futur de l'humanité dans son ensemble, c'est comme si avec cette image nous venait une caricature de la question la plus importante que l'être humain puisse poser aujourd'hui, un appel immanent à cette caricature, de sorte qu'il faille tout de même en tenir compte, commencer à prendre conscience de cette question. Or, c'est dans cet appel à la connaissance de la réalité que – selon Rudolf Steiner – réside la seule possibilité de surmonter le « *besoin de superstition* » sans cesse latent en l'être humain actuel.⁵

*

Dans l'appel à la connaissance de la réalité qui résonne dans les événements, ceux pour qui l'anthroposophie de Rudolf Steiner est un besoin du cœur reconnaîtront leur tâche personnelle. Comment l'être humain pense-t-il la réalité, le monde et soi-même ? Quelle rôle la connaissance joue-t-elle pour les humains, et même : quelle rôle la connaissance a-t-elle à l'égard de l'existence ou du devenir humain ? Est-elle un accessoire arbitraire de l'homme ou est-elle l'essence même de l'être humain ?

Ainsi, avec la crise du corona, c'est la question primordiale de l'être humain qui se dégage.

Les représentations qui mènent à la désagrégation

C'est dans les années 30 du 20^e siècle que ce qui est aujourd'hui considéré comme virus a été pour la pre-

⁴ La représentation du virus comme balle gris-pierre avec des dentelures rouges a déjà été commandée en janvier 2020 par l'institution américaine Center for Disease Control and Prevention. Les dentelures ont été pourvues d'ombres pour accroître le réalisme de l'image. Voir entre autres <https://news.artnet.com/opinion/cdc-biometical-art-1822296>

⁵ Rudolf Steiner, *Der Aberglaube vom Standpunkte der Geisteswissenschaft* (la superstition du point de vue de la

mière fois introduit de force dans le monde visible, avec le microscope électronique alors nouvellement développé. Jusque dans les aspects techniques hautement spécialisés de son élaboration, cet instrument est basé sur la conception fondamentale des sciences actuelles selon laquelle l'ensemble des substances solides, liquides ou gazeuses se composent de particules : les atomes. Les électrons sont conçus comme l'une des « parties intégrantes » de l'atome : ils constituent selon cette vision le champ atomique chargé négativement, qui enveloppe le noyau occupé par des protons chargés positivement.

Ces composants de l'atome chargés négativement sont l'agent sur lequel repose la microscopie électronique : la « perception » du virus doit découler de deux « rayonnements électroniques ». Qu'il existe réellement des électrons tels qu'on se les représente à l'aide du modèle atomique de Bohr ou Rutherford, la théorie de l'atome le met entretemps elle-même en question. Dans les années 60 du 20^e siècle, déjà, ont eu lieu des recherches suite auxquelles le modèle de l'atome a continué à se diviser ; petit à petit, on a « découvert » un « zoo de particules » fait de 200 éléments, avant que, très vite, celles-ci doivent à leur tour se décomposer toutes « en un essaim d'autres particules ».⁶ Mais alors naît la grande question : comment ces – infiniment petites – corpuscules tiennent-elles ensemble ? En réponse à cela est apparue la « théorie des cordes », selon laquelle il doit exister certains fils énergétiques (ouverts ou fermés), considérés comme les « unités originales » de la matière. Dans cette théorie, il n'est plus question d'électrons, ce qui ne semble cependant pas avoir d'influence sur l'utilisation de la microscopie électronique.

Ces représentations qui se succèdent mettent en évidence que la recherche de la science de la nature d'aujourd'hui part constamment de modèles de pensée qui mènent dans un domaine dominé par des processus mathématiques ou techniques, processus

science de l'esprit), conférence, Berlin, 10.12.1908, GA 57, p. 161

⁶ Gribbin, John, *Auf der Suche nach Schrödingers Katze. Quantenphysik und Wirklichkeit* (original : *In Search of Schrödinger's Cat*), Munich/Berlin/Zürich, 2016, p. 142.

qui se déroulent exclusivement dans des ordinateurs et sont totalement incompréhensibles à une personne humaine. Des contradictions manifestes qui apparaissent ici ne semblent pas peser lourd ; on accepte même au fond l'inconnaissable, aussi longtemps qu'on atteint des résultats qui fonctionnent. Sans modèle de pensée à la base des recherches et suivant lesquels ce qui ressort de celles-ci est à son tour interprété, il n'y aurait aujourd'hui aucune connaissance, dans les sciences naturelles classiques. Andrea Thorn,

biologiste structurale et directrice d'un groupe de recherche international sur le coronavirus, explique son travail comme suit :

« Il y a à vrai dire un problème fondamental, dans la biologie structurale : les structures tridimensionnelles des molécules ne sont pas directement mesurées,

mais les données à mesurer issues de la NMR (nuclear magnetic resonance), de la cristallographie ou de la cryo-microscopie électronique (cryo-EM) doivent d'abord passer par un processeur, puis être interprétées à l'aide d'un modèle structural. Mais ces modèles ne s'appliquent jamais parfaitement aux données à mesurer ; cet écart entre modèle et mesure est indiqué, dans la cristallographie par exemple, en tant que valeur R, en pourcentage. Tandis que les petites molécules atteignent typiquement une valeur de cinq pourcents, nous sommes avec les macromolécules à 20 ou 25 pourcents. Cette correspondance relativement mauvaise empêche souvent de répondre à toutes les questions, en matière de biologie, et peut même fausser la solution structurale dans son ensemble. »⁷

Résumant les choses, un collègue constate :

« Nulle part ailleurs (que dans la biologie structurale s'efforçant d'étudier le coronavirus – I.D.), il ne devient en fait aussi clair que les sciences naturelles ne prétendent aucunement représenter la réalité, mais tentent seulement de développer des modèles qui nous rendent les choses saisissables et nous permettent de reconnaître, prévoir et contrôler suivant nos propres buts les processus du monde. Ici aussi, il ne s'agit en

⁷ <https://search.proquest.com/openview/64becba7d2024866147bd011c9e83ebe/1?pq-origsite=gscholar&cbl=2043960>

définitive que de développer un « meilleur » modèle qui rende possible l'intervention, la maîtrise visée. »⁸

Avec les contenus de représentations s'atomisant, les représentations des sciences naturelles s'atomisent ou se désagrègent elles-mêmes. Elles se pulvérisent en un néant, un non-savoir, en un agnosticisme enjolivé car inavoué, comme le constate l'astrophysicien John Gribbin, à la fois irrité et un peu amusé.⁹

Sciences de la nature et connaissance de la réalité

Pour l'être humain moderne formé suivant le mode de représentation des sciences naturelles, la réalité équivaut à un « donné » situé à l'extérieur de son activité de connaissance et étant complet sans cette activité. Pour lui, la connaissance est une sorte de « reflet » qu'il se fait de la réalité ; celle-ci serait là indépendamment de lui-même. Il voit ainsi ce reflet comme d'autant plus vrai ou juste qu'il semble correspondre à cette « réalité ».

L'homme marqué par les sciences de la nature considère le monde des objets perceptibles comme le fondement de sa connaissance. Du fait que le penser est vécu comme un processus intérieur et la perception comme un processus extérieur, le premier apparaît comme subjectif. C'est exclusivement au monde des sens, dont les éléments peuvent être comptés, mesurés, pesés, perçus, c'est exclusivement à ce monde qu'on reconnaît un caractère objectif, cette objectivité équivalant à la « vérité », pour l'être humain de notre époque. C'est sur ce postulat que repose la conception actuelle de la science de la nature ; l'objectivité et la perceptibilité (physico-sensorielle) sont vues comme les idéaux les plus élevés.

La science de la nature place le « monde accessible empiriquement » en son centre.¹⁰ Elle conçoit ce monde comme n'étant atteignable que par la perception. Par conséquent, plus radicalement elle exclut le penser, vécu comme subjectif, plus elle pense pouvoir

⁸ <https://www.designtagebuch.de/wie-sieht-das-coronavirus-aus/> ; mise en exergue d'I.D.

⁹ Ainsi, Gribbin explique par exemple que la physique quantique fonctionne suivant des règles qui « semblent fonctionner bien que personne ne comprenne vraiment pourquoi elles sont valables. Indépendamment des succès des dernières six décennies, il est incertain que quiconque comprenne pourquoi les recettes quantiques fonctionnent. » Gribbin, John, *Auf der Suche...*, loc. cit., p. 168.

¹⁰ Voir Wikipedia, entrée « Naturwissenschaft » (science de la nature).

connaître d'une manière fidèle à la réalité les éléments naturels particuliers du domaine du monde des objets.

Ce débat ou cette confrontation avec la science moderne de la nature, Rudolf Steiner la place déjà au centre de son premier article, qu'il rédigea en 1882, à 21 ans.¹¹ Il explique :

« Connaître un objet du monde extérieur suivant son essence ne peut tout de même pas signifier le percevoir par les sens et en dresser un portrait, le reproduire tel qu'il se présente. On ne pourra jamais observer comment, à partir d'un élément sensible, pourrait naître une photographie conceptuelle correspondante, et quelles relations pourraient exister entre les deux. Une théorie de la connaissance partant de cette position ne peut jamais régler la question du rapport entre le concept et l'objet. Comment devrions-nous reconnaître la nécessité d'aller vers le concept, à partir de ce qui est directement donné par les sens, si dans ce donné sensible était fournie l'essence d'un objet du monde sensible ? » (...)»¹²

Cette question, Rudolf Steiner y répond de la façon suivante (comment il développe cette réponse, nous laissons au lecteur intéressé le soin de le découvrir) :

« Dans la connaissance d'un objet spatio-temporel, il ne nous est rien donné d'autre qu'un concept ou une loi d'une manière accessible aux organes des sens. (...) On doit laisser au concept sa nature originelle, sa propre forme d'existence bâtie sur elle-même, et, dans l'objet perceptible aux sens, reconnaître le concept sous une autre forme seulement. (...) Ce n'est que lorsqu'on reconnaît que ce que la perception offre est concept et idée, mais sous une forme substantiellement différente de celle du penser pur libéré de tout contenu empirique, et que c'est cette forme qui est déterminante, ce n'est que lorsqu'on reconnaît cela qu'on comprend qu'on doit s'engager sur la voie de l'expérience. »¹³

¹¹ Cet article porte ce titre digne d'intérêt : « Seule critique possible des conceptions atomistes ». Reproduit dans : *Beiträge zur Rudolf Steiner Gesamtausgabe* (contributions à l'édition complète des œuvres de Rudolf Steiner), cahier 63, Michaeli 1978.

¹² Ibid., p. 6. Mise en exergue d'I.D.

¹³ Ibid., p. 6 sq. Mise en exergue d'I.D.

Cette pensée formulée par Rudolf Steiner et selon laquelle, dans la perception également, rien d'autre n'est donné « *que concept et idée* », mais seulement sous une autre forme, cette pensée doit rester incompréhensible au monde de représentations forgé par les sciences de la nature moderne. Elle semble contredire totalement l'expérience quotidienne.

Dans le gouffre qui, pour celui qui pense cette thèse, s'ouvre entre l'idée de Rudolf Steiner et son propre monde de représentation, se montre le champ où la lutte pour la connaissance de la réalité peut commencer. Cette lutte pour la connaissance est la forme qui correspond à l'essence de l'anthroposophie. L'œuvre de

Rudolf Steiner est en effet conçue à partir d'un « lieu du monde » tel qu'il est inconnu de l'être humain actuel et que celui-ci doit d'abord trouver en lui-même. Cette démarche a pour fondement un certain vécu du concept et du penser, vécu qui se développe dans le travail avec les textes de Rudolf Steiner et qui apparaît comme tout à fait neuf, et, à celui qui en fait l'expérience, comme totalement étranger. Et pourtant, c'est ce travail qui constitue ce par quoi le chercheur de connaissance peut s'acclimater aux événements actuels de telle façon qu'il puisse trouver en eux un sens.

Science de la nature et croyance aux fantômes

Du fait que les sciences naturelles actuelles entendent partir de la perception et ne connaissent pas ce penser qui saisit le concept de cet objet, elles ne peuvent pas non plus trouver de chemin pour produire à partir d'elles-mêmes des pensées qui correspondent à l'objet étudié. De ce fait, ces sciences sont obligées de construire des modèles de pensée qu'elles n'empruntent pas à l'objet, mais à des représentations qui ont été acquises indépendamment de lui. La plupart du temps, ces modèles de pensée sont développés à l'aide d'une mathématique que seul un ordinateur peut maîtriser, car ce n'est qu'en celle-ci qu'on pense pouvoir trouver l'objectivité recherchée.

Ainsi, le penser, récusé à cause de son apparence subjective, se montre pourtant, mais à présent, il apparaît en tant que construction idéale étrangère à la

réalité. Se faufilant par la porte de derrière pour ainsi dire, le penser, inobservé et nié, revient toujours à nouveau dans les analyses de la science de la nature, sous la forme d'abstractions et de modèles de pensée.

Le principe de vouloir aller à la rencontre de la perception avec des modèles de pensée, ce principe mène au fait qu'une importante différence apparaît

constamment entre la représentation-modèle et le résultat de la recherche ; dans le cas mentionné plus haut de la biologie structurale abordant les virus, cette différence a même été évaluée à 20 ou 25 %. Et pourtant, de tels modèles de pensée, où l'on trouve les représentations de l'atome comme celle du mode d'action des virus, de tels mo-

dèles sont traités dans la suite des processus de recherches comme s'il s'agissait de réalités.

À l'arrière-plan, cependant, continue à bourdonner l'inconnu et inconnaissable auquel se heurte toujours la science de la nature quand elle voudrait aller en profondeur. C'est de ce vécu que naît ce « *besoin de superstition* » dont parle Rudolf Steiner.

La croyance « *consistant à tenir le fantôme de la science de la nature pour une vraie science* », Rudolf Steiner la qualifie de « *terrible superstition* » où ont sombré les êtres humains de notre époque. Dans la crise du corona, ce fantôme fait ouvertement son entrée sur la scène du monde. Dans une conférence du 22 juin 1919, Steiner déclare :

« *Prenez tout ce qu'on peut savoir par la science de la nature : cela ne donne pas à l'être humain de représentations de la réalité. La nature elle-même, avec sa vraie essence, ne vit pas dans les représentations de la science de la nature d'aujourd'hui. (...) Ce qui vit dans ces représentations, ce n'est pas la nature, c'est un fantôme de la nature. L'Esprit des mondes s'est vengé de l'homme contemporain qui ne veut plus croire à un monde de l'esprit, de sorte que l'humanité du présent a sombré dans la terrible superstition consistant à tenir le fantôme de la science de la nature pour une vraie science. Ceux qui aujourd'hui se qualifient de (...) versés en sciences de*

la nature sont précisément ceux qui croient aux fantômes. »¹⁴

Mais de cette image fantomatique et dominante de la nature naît le cauchemar de l'âme qu'on ressent toujours plus distinctement aujourd'hui :

*« Ce que nous formons aujourd'hui comme image de la nature, comme image fantomatique de la nature, c'est quelque chose d'intellectuel. Mais une propriété de l'âme d'un être humain ne reçoit jamais un certain caractère sans que les autres propriétés de l'âme se modifient elles aussi d'une manière correspondante. Tandis que, sur base des sciences naturelles, nous esquissons une image fantomatique de la nature, le caractère de notre volonté change lui aussi (...) Par le fait que notre vision du monde extérieure est fantomatique, notre volonté acquiert le caractère du cauchemar, en ce que ce fin élément de l'âme émane de fondements psychiques semblables à ceux de la forme de mouvement inarticulée, voire même langagière, qui apparaît avec le cauchemar. Et un tel cauchemar de l'humanité accompagne toute la réalité sociale, il accompagne l'éducation comme notre image fantomatique de la nature. Notre vie sociale est aujourd'hui encore un cauchemar car notre vision de la nature est un fantôme. L'un découle de l'autre. Le caractère convulsif de l'agitation qui, pratiquement dans le monde entier, a pénétré l'humanité contemporaine, ce caractère est une suite de cette vie intérieure, de ce mode de représentation fantomatique à l'égard de la nature, une suite du cauchemar de l'âme du monde de la volonté, du monde des émotions, de ce cauchemar produit de cette manière. »*¹⁵

¹⁴ Rudolf Steiner, Stuttgart, conférence du 22 juin 1919, GA 192, p. 212. Mise en exergue d'I.D.

¹⁵ Rudolf Steiner, Stuttgart, conférence du 15 juin 1919, GA 192, p. 199 sqq. Mise en exergue d'I.D.

Irene Diet a étudié l'histoire et la philosophie (à Leipzig puis à la Sorbonne). Elle est auteure de divers ouvrages et de nombreux articles, principalement dans le domaine anthroposophique, où elle anime aussi des séminaires, des cours et des conférences. Après quelques années d'adhésion à la Société anthroposophique, elle la quitte définitivement en 1996. Elle a cofondé la maison d'édition Ignis. La préoccupation principale d'Irene Diet est de saisir l'essence de l'anthroposophie de manière à ce que celle-ci puisse remplir ses tâches face aux défis du présent.

La version originale allemande de cet article a été publiée sur le site des éditions d'Ignis et dans la revue suisse Der Europäer. La présente traduction est d'Esprit et Nature.

La recherche de l'homme perdu

Jamais encore les représentations des sciences naturelles ne s'étaient si nettement placées au centre des événements du monde. Jamais encore n'étaient devenues si visibles leurs influences hostiles à l'être humain et rendant celui-ci étranger à lui-même, ces influences qui se manifestent dans des calculs et manières de voir où l'humain n'apparaît plus du tout, malgré qu'il s'agisse en fait tout de même de sa santé.

Face à cette évolution à laquelle la crise du corona donne un essor gigantesque, l'œuvre de Rudolf Steiner s'avère toujours plus être la seule réponse possible. On peut dire que toute son œuvre est dédiée à cette unique question de l'humain, devenue aujourd'hui manifeste : qu'est-ce que connaître ? Qu'est-ce que l'être humain et quelle relation a-t-il à lui-même et au monde qui l'entoure ? Comment l'homme peut-il se retrouver lui-même dans la technologie qui domine tout et est hostile à l'humain ? Quelle est son essence et dans quelle relation celle-ci se situe-t-elle à l'égard du monde, de la planète Terre, du futur de l'évolution.

Si nous commençons à reconnaître en la crise du corona une crise de la connaissance, où ces questions humaines primordiales voudraient se frayer un chemin jusqu'à la conscience diurne, nous pourrions aussi trouver cette attitude intérieure qui est aujourd'hui requise, de la part de ceux qui se sentent engagés vis-à-vis de l'œuvre de Rudolf Steiner. Car l'être humain ne peut se (re-)trouver lui-même que s'il s'expérimente lui-même comme être d'esprit. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut contrecarrer le cheminement pris dans la sous-nature et se frayer le chemin qui lui est propre, qui seul est un chemin vers le futur.